

Histoire et civilisation de Byzance

M. Paul LEMERLE, membre de l'Institut

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Le premier cours a pris chronologiquement la suite de celui qui avait été professé l'an dernier sur « Byzance et la culture antique depuis les origines jusqu'à l'iconoclasme », et qui s'était arrêté à Léon le Mathématicien.

C'est donc avec la grande et complexe figure de Photius que l'on a commencé. Elle est difficile à bien connaître, en raison de l'insuffisance de la documentation, en raison aussi du caractère des travaux qui lui ont été consacrés et que trop souvent la passion romaine ou antiromaine a inspirés. Mais elle domine ce puissant IX^e siècle byzantin, qui contient en germe l'éclatant apogée du siècle suivant. C'est en fin de compte le patriarche qui l'emporte chez elle : mais un patriarche venu droit de l'état laïque, longuement formé aux plus importantes affaires dans les conseils de l'empereur, et qui fut *aussi* un grand homme d'Etat ; au dehors, sa vaste entreprise de conversion des « athées » et celle de ralliement des patriarches orientaux, au dedans son conflit avec Ignace et ses partisans, ont eu *aussi* une signification politique.

En ce qui concerne les années de formation, on a dû examiner d'abord des problèmes de chronologie : car nous ignorons toutes les dates de la vie de Photius, y compris celles de sa naissance et de sa mort, à l'exception de celles de ses deux patriarcats (858-867, 878-886). On a discuté et admis l'hypothèse récemment proposée, d'après laquelle l'ambassade byzantine chez les Arabes à laquelle il prit part fut celle de 838, ce qui, entre autres raisons, invite à croire qu'il naquit vers 810. Ses années de formation, sur lesquelles ni lui ni ses ennemis, qui sont nos principaux informateurs, ne disent rien, peuvent donc être placées vers 825-835 : c'est le temps où, à Constantinople, Léon le Mathématicien, dans son privé puis comme pensionné de l'Etat, mais toujours à titre personnel, enseignait *de omni re scibili*. Il est impossible que Léon et Photius n'aient pas été alors en étroit contact, tant le cercle du savoir était encore restreint, bien qu'aucun texte ne nous le dise : mais les deux hommes étaient fort dissemblables, et il semble que Photius prit assez tôt ses distances. Léon fut avant tout un professeur, et Photius, contrai-

rement à l'opinion courante, ne le fut jamais. Sa carrière, avant l'accession brusque au patriarcat, fut une carrière de haut fonctionnaire, jusqu'au poste le plus élevé des bureaux impériaux, celui de *prôtasèkrètis*.

Sa première œuvre, parmi celles qui nous sont conservées, est à notre avis le *Lexique*, œuvre de jeunesse au témoignage de son auteur même : l'hypothèse, récemment soutenue, qui en place la rédaction pendant le second patriarcat, est inacceptable. Cette compilation non systématique, qui comprend quelque dix mille articles, est le résultat des premières lectures de Photius, au cours desquelles il a noté les termes qui l'intéressaient ou, peut-être, l'embarrassaient. Peu porté à laisser dormir sur un rayon de son cabinet le fruit de son travail, quel qu'il soit, il a ensuite (mais peut-être sensiblement plus tard) décidé de le publier, et l'a habillé d'une préface destinée à donner un caractère d'unité, et l'air de correspondre à un programme, à une œuvre qui était en fait dépourvue de l'un et de l'autre. Il n'en reste pas moins que le *Lexique* porte témoignage du goût philologique de son auteur, qu'il est un maillon important dans la chaîne des lexicographes grecs, et qu'il a été ensuite largement utilisé par l'*Étymologicum Magnum*, par la *Souda*, par Eustathe.

Apparenté en quelque manière, mais assurément beaucoup plus important pour nous, est le recueil qu'on a pris depuis le *xvi^e* siècle l'habitude de nommer « *Bibliothèque* ». Le vrai titre est celui que donne un manuscrit du *x^e* siècle (Marc. gr. 450) : « *Inventaire et énumération des livres que j'ai lus, fait à la demande de mon frère très cher Tarasios, qui désirait en avoir une idée d'ensemble ; ils sont au nombre de 279* ». C'est le seul ouvrage d'histoire littéraire que Byzance nous ait légué, et il a eu un immense succès. On a examiné, pour éliminer quantité d'hypothèses fantaisistes, les circonstances et la date de la composition, en relation avec la biographie de Photius en général, et particulièrement avec la lettre d'envoi à Tarasios et la postface. Il est très vraisemblable que c'est aux alentours de 838 qu'il faut placer la constitution du recueil, Photius atteignant alors la trentaine, ou peu s'en faut. Il n'est pas surprenant qu'il ait lu à ce moment déjà, en prenant des notes, 279 livres, et certainement aussi beaucoup d'autres, pour lesquels il n'avait peut-être pas pris le soin de rédiger à mesure des résumés ou des notices. En dépit de tout ce qu'on a pu dire, c'est à Constantinople qu'il les avait trouvés : mais nous ne savons rien de la bibliothèque personnelle de Photius, et on a montré, par exemple, combien peu assurée était l'hypothèse d'après laquelle le *Vatic. gr. 1* serait le *Platon* de Photius. Il reste que la capitale, nous le constatons, abritait encore au temps de la jeunesse de Photius quantité d'ouvrages dont beaucoup, environ le quart, se sont depuis perdus ; que Photius s'est acharné à les atteindre ; et qu'en mettant bout à bout tous les auteurs et ouvrages dont il parle ou qu'il cite dans la *Bibliothèque* et dans le reste de ses œuvres, nous aurions le catalogue d'à peu près tous ceux dont au moins un exemplaire existait à Constantinople au *ix^e* siècle.

On a été conduit, en fin de compte, à se représenter à peu près ainsi les choses. La Bibliothèque est un énorme recueil de notes de lecture, sans composition ni unité. La succession des notices suit probablement en gros l'ordre chronologique de leur rédaction, celles des premières années étant notablement plus brèves, et l'apparition de notices beaucoup plus développées correspondant peut-être à la naissance dans l'esprit de Photius d'un projet de publication. La plupart ont été rédigées alors que Photius avait sous les yeux le texte dont il parle, et dont parfois, par un curieux mimétisme, il imite la langue ou le style. Mais dans d'autres cas, le travail a connu deux étapes, à savoir la lecture accompagnée de prise de notes provisoires, et la rédaction définitive. Le traitement réservé aux œuvres profanes et aux ouvrages chrétiens est différent. Pour les derniers, Photius prend toujours parti sur le fond, et toujours dans le sens le plus orthodoxe. Pour les premiers, en dehors de son goût si développé et tout médiéval pour les *mirabilia* et pour les étrangetés vraies ou imaginaires du grand livre de la création, son intérêt est avant tout philologique et littéraire, même si souvent, à propos des romans par exemple, il ne peut retenir un jugement moral. Dans ce rôle de « critique littéraire », il fait preuve d'une vigueur de tempérament qui rend fort intéressante la lecture de son recueil. Mais est-il vraiment original, ou bien continue-t-il une tradition, tradition d'Ecole qui n'aurait jamais été vraiment interrompue ? On a relevé ses liens étroits avec Hermogène. La Bibliothèque, en fait, doit être replacée dans le grand courant de la stylistique, et dans une certaine mesure aussi de la rhétorique ancienne. Mais en même temps elle opère une combinaison entre l'esthétique antique et l'éthique chrétienne, fondant ainsi une certaine forme d'humanisme chrétien ; elle inaugure une attitude apaisée, mesurée à l'égard de la littérature païenne, comme il convient à une époque où les orthodoxes ont été par leur victoire même désarmés dans leur défiance, et sont devenus (hormis les zélotes) désireux de ne pas rejeter, au contraire d'utiliser, un hellénisme qui ne présentait plus guère de dangers.

Rien ne permet d'affirmer, on l'a dit, que Photius ait jamais été professeur à quelque titre ou dans quelque établissement que ce soit. On l'a vérifié une fois de plus. Mais il est vrai qu'il a eu, en un sens, des disciples, à partir d'un certain moment de sa vie. Sur cet aspect très important de sa personnalité et de son activité, on a interrogé le recueil des *Amphilochia*, qui nous montre Photius dans sa maturité au milieu d'un cercle animé et nombreux, et surtout sa grande lettre apologétique au pape Nicolas I^{er}. Pour convaincre ce dernier qu'il a été élevé au patriarcat malgré lui et qu'il est plus à plaindre qu'à blâmer, Photius fait le tableau de la vie heureuse et studieuse qui était la sienne avant cette élévation, et à laquelle il a dû avec déchirement renoncer. Quand ses fonctions de *prôtasèkrètis* ne l'appelaient pas au palais, Photius passait son temps dans sa maison, au milieu de ses livres, entouré de compagnons d'étude, parmi lesquels il distingue trois groupes, selon qu'ils étaient plus ou moins avancés dans la connaissance, et plus ou moins anciens

dans cette sorte de cercle privé et de société de pensée. Tous réunis forment, d'un mot emprunté au vocabulaire des Ecoles antiques, le « chœur », *choros*. On conversait, on discutait, les plus jeunes interrogeaient, les anciens répondaient. Nous n'avons aucun texte aussi précis et imagé sur les milieux intellectuels de Constantinople. Il doit être complété, on l'a montré, par maints témoignages du recueil d'environ trois cents « questions » dit Amphilochia (il est censé avoir été composé à la demande d'Amphilochios, métropolite de Cyzique), qui fut constitué par Photius, en grande partie à l'aide d'anciennes notes, vers le début de son premier exil, peu après 867. On y trouve maintes allusions aux séances de travail de son cercle, aux exposés qu'il y a faits, qu'il a mis dès ce moment par écrit : il en inclut maintenant un bon nombre dans son nouvel ouvrage. Certains traitent de sujets profanes, surtout de philosophie (questions n° 77, sur le genre et l'espèce, n°s 137 à 147, sur les catégories d'Aristote) : mais les seuls auteurs païens qui occupent quelque place sont Julien l'empereur, Platon et Aristote. De façon générale, entre les deux attitudes extrêmes que sont le culte du passé et l'ignorance du passé, Photius adopte et préconise une attitude moyenne qui est celle de la connaissance critique et raisonnée du passé, tournée vers une recherche de la vérité, qui est nécessairement la vérité chrétienne. Dans la question n° 107 par exemple, la culture sacrée est opposée à la culture profane en termes plus brutaux que nous ne l'attendrions de Photius : « Nos nobles muses à nous [chrétiens], qui diffèrent autant des muses helléniques que des natures libres diffèrent de natures d'esclaves, et la vérité de la tromperie. » Y a-t-il donc eu, au cours des années, du Lexique à la Bibliothèque, de la Bibliothèque aux Amphilochia, et à d'autres œuvres encore, évolution chez Photius ? C'est vraisemblable. Le personnage reste complexe. Pour ses ennemis du parti des Ignatiens, pour Nicétas auteur de la Vie du patriarche Ignace, il a fait le plus mauvais usage d'une érudition et d'une culture qu'on reconnaît prodigieuses. Pour nous, ce fut d'une part un grand administrateur, dans les bureaux impériaux et au patriarcat, et un homme d'Etat. Ce fut, d'autre part, un homme qui prit plaisir à exercer l'autorité et l'ascendant que lui valaient son intelligence et sa science. Un véritable humaniste ? Il en a eu l'insatiable convoitise et l'appétit de savoir, servis par des dons peu communs, mais pas toute la largeur d'esprit et la tolérance, ni le désintéressement. Un homme d'une renaissance ? Moins que Léon le Mathématicien. Il n'est déjà plus d'une renaissance, parce que la culture a cessé d'être un phénomène surprenant et nouveau. En fait, nous voyons en lui l'initiateur du classicisme byzantin.

Ce classicisme a connu sa préciosité, qu'incarne à nos yeux Aréthas de Césarée. On lui a consacré plusieurs leçons, qu'il n'est ni facile ni peut-être utile de résumer ici, puisqu'elles seront prochainement publiées. De sa vie nous savons peu de choses précises, en dehors de son rôle dans le grand conflit provoqué par le quatrième mariage de Léon VI. Nous ne savons rien de sa formation, de son éducation : l'idée qu'il aurait été l'élève de Photius

est aventurée. S'il a eu des disciples au sens vague de ce terme, si peut-être il a quelque temps animé, sans nous le dire, un cercle de lecture et de discussion comme celui de Photius, il ne semble pas qu'il ait lui non plus jamais été professeur. Il a été orateur officiel à la cour de Constantinople, en 901-907, et il est peut-être l'auteur d'une lettre célèbre adressée à un prince musulman. Puis ce fut un homme d'Eglise, très engagé, quoique pas toujours dans le même sens, dans toutes les affaires de son temps. Les deux aspects du personnage qui nous ont surtout retenus ont été d'une part l'écrivain, d'autre part le philologue.

En dehors de quelques traités sur des questions ecclésiastiques, il a écrit des discours, des lettres, des ouvrages de circonstance, des pamphlets, des apologies, des épigrammes. De presque tous, le caractère commun est d'être pour nous à peu près illisibles, tant l'expression est compliquée, recherchée. Il s'applique à l'obscurité, même et surtout dans l'opuscule où il se défend de l'accusation d'être obscur. Il cultive la « prose d'art », et accumule les « figures de Gorgias ». Il est profond connaisseur de tous les traités de rhétorique de l'antiquité. Il ne suffit pourtant pas de dire que c'est un styliste maniaque jusqu'à l'absurde. Une certaine forme de préciosité correspond toujours à une certaine difficulté de culture, et à un effort pour se dégager d'un conflit. Or il y a bien deux hommes dans Aréthas. Comment concilier l'esprit de libre recherche et de libre création de l'hellénisme, et les entraves de toute sorte, les infranchissables « obstacles épistémologiques » qui se dressent sur la route d'un chrétien soumis à l'Eglise et au basileus ? L'évêque de Césarée n'en avait pas même idée. Mais, passionné de l'hellénisme antique, empêché cependant non seulement de s'en inspirer mais même de le comprendre, il opère une sorte de transfert. Il adopte jusqu'à la déformation, jusqu'au ridicule, certaines formes extérieures de la pensée grecque, faute de pouvoir adopter cette pensée.

Plus près de nous est Aréthas philologue, dans ses deux aspects, l'éditeur et le scholiaste. On a passé en revue les manuscrits copiés pour Aréthas, par les calligraphes qu'il faisait travailler, et tout en insistant sur les mérites, remarquables pour l'époque, de ces éditions, et sur les immenses services qu'elles ont rendus, on a dû faire bien des réserves sur la méthode d'Aréthas : certes ses corrections paléographiques, notamment lorsqu'elles portent sur l'exemplaire de translittération (coupe des mots, etc.), sont bonnes ; mais Aréthas ne fait pas de critique textuelle, puisqu'il ne s'intéresse pas à la tradition manuscrite et ne compare pas plusieurs manuscrits ; d'autre part, dans les corrections qu'il apporte au texte, il est indiscret ou malheureux, et un grand nombre sont contestables ou doivent être rejetées ; il est bon grammairien, mais ne respecte pas assez l'esprit du style de son auteur ; il est impulsif et hâtif.

Impulsif, il l'est aussi, comme on sait, dans les scholies qu'il écrit de sa main dans les grandes marges de ses livres, pour dialoguer en quelque sorte

avec son auteur : il commente, il applaudit, il blâme, il s'indigne. Très précieuses pour l'historien sont les scholies qui se rapportent à des événements du temps, celles par exemple qui parlent des guerres entre Byzance et le tsar bulgare Siméon, ou celles, en partie inédites, qui se rapportent à la querelle de la tétragamie. Les autres sont fort variées : grammaticales, lexicologiques, archéologiques, mythologiques, etc. Ce sont elles qui nous révèlent le mieux la diversité des curiosités et l'étendue des connaissances d'Aréthas, ainsi que les auteurs et les textes qu'il lisait, dont certains sont maintenant perdus pour nous, d'autres mutilés. Elles nous renseignent aussi sur le niveau de la culture à Constantinople au tournant du ix^e et du x^e siècle. C'est à ce dernier point de vue que l'on s'est placé, pour redresser certains jugements portés sur Aréthas par ses modernes exégètes, presque tous des spécialistes de l'antiquité se plaçant au point de vue de l'antiquité. Il reste encore beaucoup à faire : l'étude archéologique des manuscrits sûrement copiés pour Aréthas, afin d'obtenir des critères sûrs pour ceux qui restent douteux ; l'étude paléographique de l'écriture d'Aréthas, nécessaire pour un classement des scholies ; l'étude de sa technique d'édition, qu'on ne peut faire avec certitude que là où nous avons, pour une œuvre donnée, deux traditions, l'une certainement aréthéenne et l'autre certainement indépendante ; enfin et surtout l'étude de ses sources. Des sondages dans ces différentes directions montrent déjà, selon nous, qu'il faut beaucoup nuancer des jugements trop enthousiastes, insuffisamment fondés. Il reste qu'Aréthas est un témoin de choix d'une époque de la civilisation de Byzance, et un artisan de la transmission de l'hellénisme qui mérite la reconnaissance.

Photius et Aréthas ne disent rien, on l'a vu, sur leurs années d'études, et ni l'un ni l'autre n'a été professeur : tout ce qui concerne l'enseignement reste la grande lacune. On a tenté de la combler, pour la période comprise entre Léon le Mathématicien et Constantin VII, en utilisant d'autres sources. Par exemple la Vie de saint Nicéphore, moine au mont Latros et évêque de Milet : mais il a fallu réfuter l'interprétation qu'avait naguère donnée H. Delehaye des indications prétendument fournies par cette Vie, sur l'établissement scolaire fréquenté à Constantinople par Nicéphore.

Une foule de renseignements se trouvent dans les 122 lettres, récemment publiées mais non encore exploitées, d'un professeur anonyme qui enseignait à Constantinople dans la première moitié du x^e siècle. En dépit de l'obscurité du style, et du soin qu'apporte l'auteur, comme tout bon épistolier byzantin, à éviter les noms propres et les termes techniques, un dépouillement attentif a conduit à d'importants résultats : sur la clientèle de ce professeur qui est en même temps directeur d'une école d'enseignement moyen, c'est-à-dire sur les parents (pères ou, très souvent, oncles) de ses élèves, qui sont toujours ou bien des hauts fonctionnaires des bureaux impériaux, ou bien des gens d'Eglise, évêques ou archevêques, quelques higoumènes, des membres du

clergé impérial de la capitale (*basilikoi klèrikoï*) ; sur l'organisation intérieure de l'école, la hiérarchie des élèves, leur grande liberté de mouvement ; sur l'organisation des études, les manuels employés (la grammaire de Dionysios Thrax, les commentaires aux psaumes de Georges Choïroboskos, tiennent naturellement une grande place) ; sur le salaire, librement discuté entre parents et professeurs, et âprement réclamé quand il est payé en retard, ce qui semble fréquent ; sur la mobilité remarquable des élèves, que les professeurs se disputent, que certains n'hésitent pas à débaucher, que les parents mécontents retirent, ou qui s'en vont d'eux-mêmes, ce qui n'est pas rare ; sur le placement des anciens élèves, notamment dans la fonction publique ; sur les rapports avec l'Eglise, ou plutôt l'absence complète, semble-t-il, de contrôle de l'Eglise sur l'enseignement. Le professeur qui est l'auteur de ces lettres est aussi un passionné de livres, dont il n'est pas exclu qu'il ait parfois fait le commerce ; il a lui-même écrit, on ne sait trop quoi ; à l'occasion on lui commande, non point un travail de calligraphe, mais de modeste copiste ; et une fois au moins le patriarche, Nicolas Mystikos, lui a demandé d'établir l'édition critique d'un texte patristique, ce qui nous vaut une lettre fort intéressante où l'auteur expose qu'il a dû rassembler un nombre suffisant de manuscrits, comparer les variantes, et choisir entre elles selon quatre critères : respecter le sens, ne pas affaiblir le discours, ni altérer la vigueur de la démonstration, ni introduire une opinion contraire à la pensée de l'auteur.

D'autres textes ont été interrogés : par exemple la Vie d'Athanase l'Athonite, élève des grammaticiens à Trébizonde, puis étudiant à Constantinople, et enfin professeur, probablement dans les premières années du règne personnel de Constantin VII. Elle a servi d'introduction à un examen de ce que l'on peut savoir de l'enseignement supérieur vers le même temps. Sur la formation juridique des notaires et probablement aussi des avocats, le Livre de l'Eparque donne des informations. Le Continuateur de Théophraste, d'autre part, confirmé dans l'ensemble par Génésios et par Skylitzès-Kédrenos, permet d'établir, pour l'enseignement « universitaire » sous Constantin VII, le tableau suivant : philosophie, confiée à Constantin prôtospathaire et mystikos ; rhétorique, à Alexandre métropolitain de Nicée ; géométrie, à Nicéphore patrice ; astronomie, à Grégoire asèkrètis. Ce qui fait aussitôt penser aux enseignements supérieurs donnés sous Bardas à l'école de la Magnaure : philosophie (Léon le Mathématicien), grammaire (Kométas), géométrie (Théodore), astronomie (Théodègios). Ou bien donc la fondation de Bardas a continué de fonctionner jusqu'au temps du Porphyrogénète, c'est-à-dire pendant environ un siècle, sans que nous en sachions rien ; ou bien elle a été, après une éclipse, reconstituée par le Porphyrogénète, avec à peu près la même structure et les mêmes départements qu'elle avait reçus à son origine.

On a enfin posé, sans prétendre faire plus que marquer quelques jalons, le problème du contenu de l'enseignement. En grammaire, les noms importants sont naturellement ceux de Dionysios Thrax, Apollonios Dyskolos, Hérodien,

Théodose d'Alexandrie, Philoponos, Charax, Timothée de Gaza ; Georges Choïroboskos est le premier grammairien proprement byzantin, probablement du vi^e siècle, et au ix^e siècle Théognostos, auteur d'une grammaire en 1 003 règles. En rhétorique, on respecte la tradition d'Hermogène de Tarse et Aphthonios d'Antioche. En philosophie, il faudrait en vérité établir l'arbre généalogique de la littérature des commentaires, en partant de l'Introduction de Porphyre aux catégories d'Aristote, qui marque un tournant, après lequel le néoplatonisme est autant aristotélicien que platonicien ; le v^e siècle est dominé par Proklos de Xanthos, diadoque à l'Académie platonicienne d'Athènes, qu'au vi^e siècle Philoponos réfute à Alexandrie ; au vii^e siècle, à Constantinople, Stéphane d'Alexandrie concilie étrangement l'éternité du monde et la préexistence de l'âme d'une part, l'autorité du dogme chrétien et de la Bible de l'autre ; vers le milieu ou dans le troisième quart du ix^e siècle, s'est déjà constituée dans la capitale de l'empire une importante collection philosophique, dont la seule existence suffit à établir que la renaissance de ces études, en admettant qu'elles eussent subi une profonde éclipse, est en tout cas beaucoup plus précoce qu'on ne le pense d'ordinaire, et que ne le dit par exemple au xi^e siècle Psellos, qui s'en attribue le mérite.

Les dernières leçons ont été consacrées à l'encyclopédisme de Constantin VII et de son temps (x^e siècle). En premier lieu, ce que l'on peut appeler l'Encyclopédie impériale elle-même, composée d'une œuvre historique, la Vie de Basile I^{er}, et d'un grand tableau descriptif à trois volets, le Livre des cérémonies, le Livre des provinces et le Livre de l'administration de l'empire. Les traits communs sont le goût profond du passé, la certitude d'une continuité ; l'emploi systématique de la compilation ; et une certaine conception de l'histoire, rattachée à un ordre, à un plan, à une finalité providentiels du monde, relevant par conséquent d'une éthique et tendant à un enseignement. Ce sont, pour l'essentiel, les mêmes principes, avec un sens didactique plus accentué, et une croyance renforcée dans la vertu de la « répétition du passé », qui sont à l'origine de la monstrueuse entreprise des *Excerpta*, dont il est étrange que de misérables fragments aient seuls survécu : parce que l'utilisation en était incommode ? parce que la Souda y a largement puisé, et que l'ordre alphabétique la rendait plus facile à consulter ? On a enfin, après avoir traité du cas particulier des Géoponiques, suggéré d'après quelles données et selon quelle méthode on pourrait rechercher s'il a existé aussi une encyclopédie militaire (le codex Laur. LV-4, d'environ 950, en tient-il lieu ?), une encyclopédie hagiographique (Constantin VII est-il à l'origine de l'entreprise du Métaphraste ?), une encyclopédie médicale (la tradition manuscrite rattache au Porphyrogénète les œuvres de Nonnos).

La dernière manifestation de l'encyclopédisme du x^e siècle paraît bien être la Souda, encore à tant d'égards si mystérieuse, s'il est vrai que la compilation doive en être placée entre 956 et 963. Toute apparence d'originalité en a disparu, et elle permet de mesurer la dégradation qui s'est produite

dans la connaissance depuis la grande époque et les grandes figures du IX^e siècle. Il faudra attendre le second quart du XI^e siècle pour voir se dessiner une nouvelle renaissance.

*
**

Durant toute l'année, de décembre à juin, un séminaire de deux heures a été consacré, chaque *mercredi*, à la préparation d'un travail collectif, qui va être publié dans nos « Travaux et Mémoires », sur les sources grecques pour l'histoire des Pauliciens d'Asie Mineure. Il a paru en effet nécessaire, avant de mettre la dernière main à cette histoire et de la livrer à la critique des spécialistes, de mettre pour la première fois à la disposition de ceux-ci un texte critique bien établi des principaux documents sur lesquels elle doit se fonder.

Ce sont, en dehors des formules d'abjuration qui feront l'objet d'un appendice, trois textes ou groupes de textes : le « Précis » dit de Pierre l'Higoumène ; l'« Histoire » dite de Pierre de Sicile (il est en fait le même que Pierre l'Higoumène), qui faisait primitivement un tout avec un ensemble de six traités dogmatiques dont une partie seulement nous est parvenue ; enfin le « Récit » de Photius (vulgairement désigné *Contra Manichaeos I*), que complètent deux ou peut-être trois homélies dogmatiques du même Photius (*Contra Manichaeos II-III*) et une « Retractatio » de ces homélies (*Contra Manichaeos IV*). L'édition qui va paraître comporte, pour Pierre l'Higoumène, l'Histoire de Pierre de Sicile et le Récit de Photius (ainsi que la lettre d'envoi du « *Contra Manichaeos IV* », qui est riche en données historiques), d'abord l'étude de la tradition manuscrite, puis le texte grec avec apparat critique et apparat scripturaire, enfin la traduction française annotée, des appendices et un Index graecitatis. Le tout a été préparé en séminaire, sous la direction du professeur, par un groupe de cinq philologues éprouvés, avec la collaboration de tous les assistants.

A mesure que ce travail avançait, on faisait aussi l'étude des relations existant entre ces différents textes, indispensable pour leur utilisation par l'historien. Le professeur lui a consacré une série d'exposés. En attendant la publication prochaine, voici quelques-uns des points qui peuvent être tenus pour acquis.

Le plus ancien de ces textes, quant à la date de rédaction, est l'Histoire de Pierre de Sicile, connue par un seul manuscrit. L'auteur, homme d'Eglise, avait été envoyé en mission en pays paulicien, à Téfrük, pour racheter ou échanger des orthodoxes prisonniers des hérétiques, par l'empereur Basile I^{er} : son séjour a duré neuf mois, probablement de l'été 869 au printemps 870, pendant lesquels il n'a pas manqué de se renseigner avec précision sur l'histoire et le dogme des Pauliciens. De retour à Constantinople, et sur l'ordre

ou avec l'assentiment de l'empereur, il a rédigé son ouvrage, qu'il adresse à l'archevêque (grec) de l'Eglise bulgare, parce que, dit-il, il fallait mettre cette Eglise en garde contre une mission de propagande que les Pauliciens de Téfrik se préparaient à y envoyer. La rédaction de cette Histoire, aux articulations intérieures bien marquées, présente un caractère d'unité incontestable, et a été achevée avant la chute de Téfrik et la mort de Chrysocheir. Elle formait un tout avec les six discours dogmatiques qui la suivaient dans le manuscrit, et qui sont consacrés à la réfutation détaillée, appuyée sur un ample appareil scripturaire, des six principaux points du dogme paulicien, déjà énoncés dans l'Histoire.

C'est une source historique de premier ordre. Mais ce texte long, pas très bien composé, alourdi par les retours en arrière qu'impose l'intention de lier étroitement le paulicianisme au manichéisme, n'a peut-être pas paru répondre exactement à son objet principal, qui était de prévenir la propagande des hérétiques. C'est à quoi l'on doit la rédaction, de peu postérieure, et en tout cas elle aussi antérieure à la ruine de l'Etat paulicien, du Précis mis sous le nom de Pierre l'Higoumène, qui est le même que Pierre de Sicile ; Précis qui a certainement eu un grand et durable succès, dont la richesse de la tradition manuscrite qui nous l'a conservé est un témoignage. Il n'y a, non seulement aucune contradiction, mais aucune divergence de fond, entre l'Histoire et le Précis. Il n'y a, dans l'Histoire, aucune allusion à l'existence du Précis, mais il y en a une dans le Précis à l'existence d'un traité développé qui ne peut être que l'Histoire : la relation dans le temps des deux œuvres est donc claire. L'une des preuves, des causes aussi, du succès du Précis à travers les siècles, a été son insertion dans la Chronique de Georges le Moine, qui pose un problème, car le codex P de cette Chronique le place à la fin du règne de Constantin V (mort en 775), et les autres manuscrits à la mort de Constans II et à l'avènement de Constantin IV (668). Du point de vue de la chronologie paulicienne en général, P a tort. Quant à la date de 867 que l'on donne comme *terminus ante* pour la rédaction de Georges le Moine, ou bien elle doit être révisée et abaissée, puisque la Chronique insère notre Précis qui est postérieur à cette date, ou bien il faut admettre que cette insertion a été faite après coup. Le plus ancien manuscrit de Georges le Moine, Paris, Coislin 310, est du x^e siècle.

Enfin les problèmes posés par le corpus « antimanichéen » mis sous le nom de Photius sont nombreux et complexes. Disons seulement, pour commencer, que l'attribution à Métrophane de Smyrne, donnée par le plus ancien manuscrit (Palat. gr. 216), est certainement fautive. Il n'y a pas de bonne raison de refuser à Photius la paternité du Récit, qui à coup sûr dépend directement du Précis et de l'Histoire de Pierre, et a été composé très peu de temps après, bien que Photius dissimule sa source, et feigne de tenir ses renseignements de la bouche de Pauliciens repentis. Il a donc supprimé tout ce qui, dans sa source, était propre à Pierre (voyage et séjour à Téfrik, rapports avec

l'empereur) et tout ce qui concernait l'Eglise bulgare : son œuvre apparaît curieusement détachée de toute préoccupation actuelle. Il a travaillé vite, et commis quelques erreurs dans l'interprétation du texte de Pierre. Mais enfin il n'y a, pour l'essentiel, rien dans Photius qui ne soit déjà dans Pierre, rien dans Pierre qui ne se retrouve dans Photius.

L'explication de ce singulier plagiat est peut-être à chercher dans le reste du « corpus antimanchéen » de Photius. Ce sont, d'une part, les Homélie dogmatiques, qu'on pourrait croire dérivées elles aussi des Discours dogmatiques de Pierre, mais qui, cette fois, n'ont aucun rapport avec eux, sinon peut-être dans l'intention de faire suivre une œuvre historique d'une œuvre dogmatique : Pierre est très précis et réfute les six dogmes pauliciens fondamentaux ; Photius est vague, réfute de façon générale le dualisme, selon un plan tout différent, et ne prononce pas une fois le nom des Pauliciens : cette œuvre aussi est bizarrement séparée de tout contexte actuel. Elle est cependant donnée comme un « choix des différentes homélie qu'en diverses circonstances [Photius] a adressées à Nicéphore, repenté de la nouvelle et récente hérésie des manichéens », c'est-à-dire du paulicianisme. Or la *Retractatio*, que représente le « Contra Manichaeos IV », est précédée d'une lettre d'envoi à l'higoumène Arsénios (l'adresse à Antoine de Cyzique, donnée par le plus ancien manuscrit, est un faux qui est en relation avec la fausse attribution à Métrophane de Smyrne), où nous apprenons, outre les circonstances de la composition de cette *Retractatio* — très probablement durant le second exil de Photius —, que son auteur avait *autrefois* composé des traités pour un paulicien nommé Berzélis, alors qu'il était toujours plongé dans l'hérésie et n'avait pas encore changé son nom en celui de Nicéphore. Il est certain, et cela est confirmé par l'identité du contenu, qu'il s'agit des Homélie dogmatiques à Nicéphore (« Contra Manichaeos II-III »). Resterait à savoir qui est ce Berzélis. On a proposé, mais cette hypothèse n'a pas semblé pouvoir être retenue, de l'identifier avec un hérétique du nom de Zélix, qui fut prôtasèkrètis avant la restauration des images, et se réconcilia avec l'orthodoxie sous le patriarcat de Méthode : outre que Berzélis ne paraît pas être un nom réductible à Zélix, cela obligerait à reculer de beaucoup la composition des Homélie, et à les détacher complètement du Récit ; à considérer aussi que le chef de la chancellerie impériale Zélix était non seulement un iconoclaste convaincu et peut-être outrancier, ce qui est admissible, mais encore un paulicien déclaré, ce qui est plus difficile à croire. Il est possible que les Homélie dogmatiques de Photius, qui n'ont pas de rapports (non plus évidemment que la *Retractatio*) avec les Discours dogmatiques de Pierre, en aient en revanche avec des relations entretenues à Constantinople par Photius avec certains pauliciens, dont l'énigmatique Berzélis, en vue de leur conversion principalement, mais peut-être pas uniquement. On sait que la correspondance de Photius contient des lettres adressées à Chrysocheir.

Toutes ces questions amènent évidemment à considérer, en général, le rôle et la place de l'hérésie et des hérésies dans l'empire byzantin. On espère en traiter l'an prochain.

*
**

Le professeur a présidé à Venise, en septembre 1968, la réunion du Comité international des Etudes byzantines, qui avait pour objet principal de préparer le prochain congrès (Bucarest, 1971).

Il a pris part, à Chypre, en avril 1969, au premier Congrès international des Etudes chypriotes, où il a fait la synthèse des travaux de la section médiévale. Il a, à cette occasion, visité les champs de fouille et les monuments de l'île, et pris contact avec les autorités et avec les savants chypriotes, dans la perspective d'une collaboration de byzantinistes français à des recherches paléochrétiennes et médiévales.

Il a rendu compte de l'activité de son séminaire à la IV^e Section de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, dans l'*Annuaire* 1968-1969 de cette Section. Il a publié, dans la *Revue des Etudes Arméniennes* (tome V, 1968), un article sur les « recherches récentes sur Kékauménos, auteur des Conseils et Récits ». Il a remis à l'impression le tome IV (1969) des *Travaux et Mémoires*, ainsi que, dans la collection *Archives de l'Athos*, le tome V, « Actes de Lavra ».

Dans les autres collections dont il a la responsabilité, il a assuré la parution d'un ouvrage d'Emilienne Demougeot, *La formation de l'Europe et les invasions barbares*, I. *Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien* ; et d'un ouvrage de J. Longnon et P. Topping, *Documents sur le régime des terres dans la principauté de Morée au XIV^e siècle*. Il a remis à l'impression un livre de D. Jacoby sur *les Assises de Roumanie*, et l'édition, par J. Darrouzès, des *Lettres et discours de Georges Tornikès*.

Ces travaux et publications, ainsi que des directions de thèses etc., se font dans le cadre du Centre de recherches d'histoire et civilisation de Byzance, dont le professeur est directeur, ainsi que de l'E.R.A. n° 64 et de la R.C.P. n° 94, dont il a au C.N.R.S. la responsabilité.